

F A B L E S
D E
L A F O N T A I N E.

T O M E S E C O N D.



F A B L E S
D E
L A F O N T A I N E.

A
M^{ME}. DE MONTESPAN.

L' A P O L O G U E est un don qui vient des im-
mortels ;

Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Eriger en divinité

Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame
attentive,

Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits

Qui mènent à son gré les coeurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le tems qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur
prix :

Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces :

Eh ! qui connoît que vous les beautés et les
graces !

Paroles et regards , tout est charme dans vous.

Ma muse, en un sujet si doux,

Voudroit s'étendre davantage :

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;

Et d'un plus grand maître que moi

Votre louange est le partage.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage

Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;

Protégez désormais le livre favori

Par qui j'ose espérer une seconde vie :

Sous vos seuls auspices , ces vers

Seront jugés , malgré l'envie,

Dignes des yeux de l'univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande ;

La fable en son nom la demande :

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.

S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,

Je croirai lui devoir un temple pour salaire :

Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron, ¹
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient
frappés :

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitoit leur envie :
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,

(1) Les enfers, séjour des morts.

Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans in-
dulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je
pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte
espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes,
seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples
mâtins,

Au dire de chacun, étoient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

J'en'avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa
harangue

Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abomi-
nable!

Rien que la mort n'étoit capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugemens de cour vous rendront blanc ou
noir.

II. *Le mal marié.*

QUE le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:

Mais comme le divorce entre eux n'est pas
nouveau,

Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle
ame,

Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne
me tentent:

Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des ha-
sards;

Les quatre parts aussi des humains se repen-
tent.

J'en vais alléguer un, qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il
faut;

On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore au-
tre chose.

Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense
tout,

Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque tems qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?

Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?

Assez, dit-elle: mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.

Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au
soir,

Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?

Retournez au village : adieu. Si de ma vie
 Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
 Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
 Deux femmes comme vous sans cesse à mes
 côtés !

III. *Le Rat qui s'est retiré du monde.*

LES Levantins en leur légende
 Disent qu'un certain rat, loin des soins d'ici-
 bas,

Dans un fromage de Hollande

Se retira loin du tracas.

La solitude étoit profonde,

S'étendant par-tout à la ronde.

Notre hermite nouveau subsistoit là-dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents,

Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage

Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?

Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage

Des députés du peuple rat

S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils alloient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat

Ratopolis ¹ étoit bloquée :

On les avoit contraints de partir sans argent,

(1) La ville capitale des rats.

Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le se-
cours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis:
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

(2) Religieux turc.

IV. *Le Héron.*

U N jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus
beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compère.

Le héron en eût fait aisément son profit :

Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit
qu'à prendre ;

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit:

Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.

Après quelques momens, l'appétit vint: l'oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas ; il s'attendoit à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat ¹ du bon Horace:

Moi ! des tanches ! dit-il : moi, héron, qui je
fasse

Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !

J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne
plaise!

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

(1) Le rat de ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui présentait le rat de campagne pour le régaler de son mieux.

. *Cupiens variâ fastidia coenâ*

Vincere tangentis male singula dente superbo.

Horat. lib. II., sat. 6.

La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre
compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle: écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

V. *La Fille.*

CERTAINNE fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux: notez ces deux
points-ci.

Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout
avoir?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chétifs de moitié:
Quoi, moi! quoi, ces gens-là! l'on radote,
je pense.

A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :

Voyez un peu la belle espèce !

L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :

C'étoit ceci, c'étoit cela ;

C'étoit tout, car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne

De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne :

Grace à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoiqu'en solitude.

La belle se sut gré de tous ces sentimens.

L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.

Un an se passe et deux avec inquiétude :

Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour

Déloger quelques Ris, quelque Jeux, puis

L'Amour ;

Puis ses traits choquer et déplaire :

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent

faire

Qu'elle échappât au Tems, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer : que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

(1) Qui, comme à la dérobée, détruit insensiblement toutes choses.

Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vite un mari;
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malôtru. ²

(2) Un mari mal fait de corps et d'esprit.

VI. *Les Souhairs.*

IL est au Mogol ¹ des follets ²
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin del'équi-
page,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange ³
autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il, travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'a-
dresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,

(1) Grand empire dans les Indes, à l'est de la Perse.

(2) Certains esprits familiers.

(3) Grande rivière des Indes.

Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les zéphirs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa
tâche!

Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle :

Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège ⁴
Prendre le soin d'une maison
En tout tems couverte de neige :

Et d'Indou ⁵ qu'il étoit on vous le fait Lapon. ⁶
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter :

Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un tems fort court, un mois, peut-être
une semaine.

Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :

(4) Pays très-froid au nord de l'Europe.

(5) Indien, habitant des Indes.

(6) Habitant de la Lapponie, le pays le plus septentrional de l'Europe.

Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une
peine

Etrange et nouvelle aux humains.

Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abon-
dance.

Et l'abondance à pleines mains

Verse en leurs coffres la finance,

En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins:

Tout en crève. Comment ranger cette che-
vance? ⁷

Quels registres, quels soins, quel tems il leur
fallut!

Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.

Les voleurs contre eux complotèrent;

Les grands seigneurs leur empruntèrent;

Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'affluence importune,

Dirent-ils l'un et l'autre: heureux les indigens!

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

Retirez-vous, trésors; fuyez: et toi, déesse,

Mère du bon esprit, compagne du repos,

O médiocrité, reviens vite! A ces mots

La médiocrité revient. On lui fait place:

Avec elle ils rentrent en grace,

Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

Qu'ils étoient, et que sont tous ceux

(7) Vieux mot, pour dire, tout ce bien, toutes ces ri-
chesses.

Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs
affaires.

Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. *La Cour du Lion.*

SA majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,¹
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière² dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.²
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.

(1) Assemblée générale de ses vassaux.

(2) Nom d'un singe, qui, en son tems, amusa le peuple de Paris.

Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur
se porta

D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa
narine:

Il se fût bien passé de faire cette mine:

Sa grimace déplut, le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

Le singe approuva fort cette sévérité;

Et, flatteur excessif, il loua la colère

Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur:

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie

Fut un mauvais succès, et fut encor punie:

Ce monseigneur du lion là

Fut parent de Caligula.³

Le renard étant proche: Or ça, lui dit le sire,

Que sens-tu? dis-le-moi: parle sans déguiser.

L'autre aussi-tôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que
dire

Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement:

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.⁴

(3) Empereur romain très-cruel.

(4) En termes équivoques, qui ont un double sens.

VIII. *Les Vautours et les Pigeons.*

MARS autrefois mit tout l'air en émue.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le printems
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatans
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char. Mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang: je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée¹ espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Touts'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls
moyens

(1) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un vautour, pour avoir enlevé du ciel le feu dont il s'étoit servi pour animer l'homme.

De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément rempli de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes som-
bres.

Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au coeur tendre et
fidèle.

Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis ; et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les pigeons , en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre ;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

IX. *Le Coche et la Mouche.*

DANS un chemin montant, sablonneux, mal-
aisé,

Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.

Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Une mouche survient, et des chevaux s'ap-
proche,

Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout mo-
ment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher,

Aussi-tôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce
soit

Un sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le
soin ;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son breviaire :

Il prenoit bien son tems ! Une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussi-tôt :
J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la
plaine.

Cà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma
peine.

Ainsi certaines gens faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font par-tout les nécessaires ;
Et, par-tout importuns, devroient être chassés.

X. *La Laitière et le Pot au lait.*

P E R R E T T E, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employoit l'argent ;
Achetoit un cent d'oeufs ; faisoit triple couvée :

La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon,
cuvée.

La dame de ces biens, quittant d'un oeil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrocholle, ¹ Pyrrus, ² la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.

(1) Prince colère, ambitieux et visionnaire, dont parle Rabelais dans Gargantua, liv. I, ch. 33.

(2) Pyrrhus, roi des Épirotes, autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achille. Voyez sa vie dans Plutarque.

Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus
doux :

Une flatteuse erreur emporte alors nos ames ;

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs , toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;

Je m'écarte , je vais détrôner le Sophi ;

On m'élit roi, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-
même :

Je suis gros Jean comme devant.

XI. *Le Curé et le Mort.*

U N mort s'en alloit tristement

S'emparer de son dernier gîte ;

Un curé s'en alloit gaîment

Enterrer ce mort au plus vite.

Notre défunt étoit en carrosse porté,

Bien et dûment empaqueté,

Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,

Robe d'hiver, robe d'été,

Que les morts ne dépouillent guère.

Le pasteur étoit à côté,

Et récitait, à l'ordinaire,

Maintes dévotes oraisons,

Et des psaumes et des leçons,

Et des versets et des répons :

Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Paquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.
Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

XII. *L'Homme qui court après la Fortune,
et l'Homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les
fous

Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de
choux ;

Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois
mieux :

Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

(1) Selon Épicure et ses sectateurs, les dieux vivoient dans un doux repos, sans se mêler des affaires du monde.

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son siècle en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans
cesse

Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quitions notre séjour ?

Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne
souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cepen-
dant

De dormir en vous attendant
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la
cour.

Là donc, pour quelque tems il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du
bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures ;
 Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
 Je ne puis héberger cette capricieuse ?
 On me l'avoit bien dit, que des gens de celieu
 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour,
 adieu ;
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous
 flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :²
 Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
 Ames de bronze, ³ humains, celui-là fut sans
 doute

(2) Grosse ville de commerce dans les états du Mogol, sur le golfe de Cambaye.

(3) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace ;

Illi robur et aes triplex

Circa pectus erat.

Liv. I, ode 3.

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit :

Qui fragilem truci

Commisit pelago ratem

Primus.

C'est-à-dire, Qui le premier s'exposa sur l'abyme dans un frêle vaisseau. Car l'expression du poëte latin est sans doute beaucoup plus juste et plus naturelle que celle ci :

Et le premier osa l'abyme défier.

Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abyme défier!

Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des ro-
chers,

Ministres de la mort: avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au
Japon *

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter: et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit: Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi!
Il ne sait que par oui-dire

(4) Puissant royaume, au nord-est de la Chine.

Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,

Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde

On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.

Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux

En raisonnant de cette sorte,

Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,

Il la trouve assise à la porte

De son ami plongé dans un profond sommeil.

XIII. *Les deux Coqs.*

DEUX coqs vivoient en paix: une poule survint,

Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint

Cette querelle envenimée

Où du sang des dieux même on vit le Xan-
the⁽¹⁾ teint!

Long-tems entre nos coqs le combat se main-
tint.

Le bruit s'en répandit par tout le voisinage:

La gent qui porte crête au spectacle accourut;

Plus d'une Hélène au beau plumage

Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut;

(1) Rivière qui couloit à Troie.

Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours ;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage :
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les
toits

S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à
nous
Après le gain d'une bataille.

XIV. *L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune.*

U_N trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.

Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots: le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.

Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.

Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:

Le luxe et la folie enflèrent son trésor;

Bref, il plut dans son escarcelle.

On ne parloit chez lui que par doubles ducats:

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;

Ses jours de jeûne étoient des noces.

Un sien ami, voyant ces somptueux repas,

Lui dit: Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —

Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire?

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins,
qu'au talent

De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait.
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à sou-
hait.

Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété¹ périt au premier vent :
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires :
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit; le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beau-
coup,
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: D'où vient cela? — De la Fortune,
hélas !
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît
pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez
sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,

(1) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

Son bonheur à son industrie:
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons: le mal, c'est la For-
tune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

XV. *Les Devineresses.*

C'EST souvent du hasard que naît l'opinion:
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.¹

Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait
son cours:

Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse.²
On l'alloit consulter sur chaque événement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse:

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empressement les choses et les personnes.

(2) La devineresse.

Chez la devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt et trois carats,

Elle passoit pour un oracle.³
L'oracle étoit logé dedans un galetas:
Là, cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout
enfin,
Alloit, comme autrefois, demander son destin;

(3) C'étoit autrefois un dieu qu'on supposoit inspirer la connoissance de l'avenir à un prêtre, à une prêtresse, qui la communiquoit à ceux qui venoient consulter ce dieu. Mais à présent, sans s'informer par qui ni comment l'avenir est révélé à une devineresse, dès là qu'elle en est réputée très-bien instruite, on la regarde comme un oracle; et la devineresse, de son côté, révèle hardiment l'avenir à quiconque lui en demande la connoissance, à beaux deniers comptans.

Le galetas devint l'ancre de la Sibylle :⁴
 L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau
 dire :

(4) Prophétesse parmi les payens. On comptoit jusqu'à dix sibylles. Celle qu'on estimoit le plus à Rome, et qui nous est la mieux connue, c'est la Cuméenne, qui, sans prétendre être d'une nature * différente de l'humaine, se disoit très-bien instruite de l'avenir. Virgile nous a décrit fort exactement son caractère, avec son ancre et la manière dont elle y annonçoit ses réponses. Cet ancre, pratiqué dans un temple qui occupoit un grand côté de la ville de Cume, et taillé dans un roc, avoit cent avenues, toutes fermées lorsque la sibylle s'y retiroit pour répondre à ceux qui la venoient consulter. Là, tombant dans une espèce de fureur, les cheveux hérissés, elle crioit, tempêtoit, s'agitoit comme hors d'elle-même; et tout d'un coup les cent portes de l'ancre venant à s'ouvrir d'elles-mêmes, il en sortoit de tous côtés une voix qui faisoit entendre la réponse de la sibylle; voix terrible, éclatante, et qui n'étoit en rien semblable à une voix humaine, *nec mortale sonans*, comme dit Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 50. En voilà assez, et peut-être trop, sur cet ancre, tout-à-fait différent de celui de nos sibylles modernes, qui n'ont pour tout ancre, comme dit La Fontaine, qu'un galetas misérable, crasseux et tout délabré, dans lequel, sans tant de façons, elles jouent fort bien leur rôle, grace à la prévention où l'on est aujourd'hui pour leur galetas.

(*) Ce qu'elle déclare elle-même, parlant à Énée :

*Nec dea sum, dixit; nec sacri thuris honore
 Humanum dignare caput.*

OVID. *Métamorph. lib. XIV*, v. 130, 131.

Moi devine! on se moque! eh! messieurs,
sais-je lire?

Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.

Point de raison: fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner, malgré soi, plus que deux avo-
cats.

Le meuble et l'équipage aidoient fort à la
chose;

Quatre sièges boiteux, un manche de balai,

Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.

Quand cette femme auroit dit vrai

Dans une chambre tapissée,

On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée

Au galetas, il avoit le crédit.

L'autre femme se morfondit. ⁵

L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise

Gagner gros: les gens l'avoient prise

Pour maître tel, qui traînoit après soi

Force écoutans. Demandez-moi pourquoi.

(5) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consul-
ter dans sa nouvelle maison.

XVI. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara: c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours,
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en
rampant!

Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allégua la coutume et l'usage :

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean,
transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'étoit un chat vivant comme un dévot hermite,

Un chat faisant la faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et
gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfans, approchez,

Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la
cause.

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle
chose.

Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestans,

Grippeminaud le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même tems,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et
l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVII. *La Tête et la Queue du Serpent.* ¹

LE serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles:
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant le queue.

La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit:

Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci:

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,
Sa soeur, et non sa suivante.

Toutes deux de même sang
Traitez-nous de même sorte:

Aussi-bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.

(1) Cette fable se trouve dans la vie d'Agis et Cléomènes, ch. 1, par Plutarque, qui en a fait une très-belle application à ceux qui dans le gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du peuple; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

Enfin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma soeur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets:
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors; et la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre:
Droit aux ondes du Styx elle mena sa soeur.
Malheureux les états tombés dans son erreur!

XVIII. *Un Animal dans la Lune.*

PENDANT qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont
dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
Mais aussi, si l'on rectifie

L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement:
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil: quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'oeil de la nature?¹
Sa distance me fait juger de sa grandeur:
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat: j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile; et la terre chemine:
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop
prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton,² ma raison le
redresse:

(1) Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expliquer comment le soleil est l'oeil de la nature, à ceux qui croient l'entendre; et je me joins à ceux qui demandent cette explication, parce que je ne saurois la trouver.

(2) Parce qu'il paroît courbé dans l'eau.

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un boeuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette ³ placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ; ⁴

Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement

Que présageoit sans doute un grand événement.

Savoit-on si la guerre entre tant de puissances

N'en étoit point l'effet ? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connoissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'étoit une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette étoit la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! quand pourront
les Français

(3) Lunette d'approche, propre à regarder les astres.

(4) Dans ce bel astre, la lune.

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de
gloire:

C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, ⁵ suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'his-
toire.

Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des
plaisirs:

La paix fait nos souhaits, et non point nos
soupirs.

Charles ⁶ en sait jouir: il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste ⁷ a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars? ⁸
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-
t-elle

Nous rendre, comme vous, tout entiers aux
beaux arts?

(5) Louis XIV, alors roi de France.

(6) Charles II du nom, roi d'Angleterre,

(7) Qui régna presque toujours en paix.

(8) Jules César, qui fut toujours en guerre.

LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort et le Mourant.

LA Mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce tems, hélas ! embrasse tous les tems :
Qu'on le partage en jours, en heures, en mo-
mens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de
vie,

Se plaignoit à la mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament,

Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;

Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;

Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.

Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !

Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris.

Tu te plains sans raison de mon impatience :

Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans

Paris

Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en

France.

Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,

Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.

Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus
d'ouïe ;

Toute chose pour toi semble être évanouïe ;

Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourans, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet, ¹
Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, ² il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ? mon zèle indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à
regret.

(1) Belle image, que La Fontaine a empruntée de ce vers de Lucrèce :

Cur non ut plenus vitae conviva recedis ?

Liv. III, sur la fin.

(2) Que les gens de guerre rencontrent souvent dans la fleur de leur âge.

II. *Le Savetier et le Financier.*

U N savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages ,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit :
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi,
monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain. —

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de sa sorte.

Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par
journée? —

Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chommer; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son
prône.

Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le
trône.

Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à-la-fois.
Plus de chant: il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons , les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'oeil au guet: et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre
homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :

Rendez-moi, lui-dit-il, mes chansons et mon
somme,
Et reprenez vos cent écus.

III. *Le Lion, le Loup et le Renard.*

U_N lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins: il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa de-
meure,

Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage:
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans; leur ai dit la langueur

Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous
nuire:

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs¹ ont leur tour, d'une ou d'autre
manière:

Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais discours, tâchent de nuire
aux autres.

IV. *Le Pouvoir des Fables.*

A M. DE BARILLON. ^I

LA qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces
 légères?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de gran-
 deur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler, que les débats
 Du lapin et de la belette!
 Lisez-les; ne les lisez pas;
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens; mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois² se lassent d'être
 amis;

J'ai peine à digérer la chose
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las

(1) Qui pour lors étoit ambassadeur en Angleterre.

(2) Louis XIV, roi de France, et Charles II, roi d'Angleterre.

De combattre cette hydre? ³ et faut-il qu'elle
oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse,

Peut adoucir les coeurs, et détourner ce coup,

Je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moi la grace

De prendre en don ce peu d'encens:

Prenez en gré mes vœux ardens,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus:

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,

Un orateur, voyant sa patrie en danger.

Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,

Voulant forcer les coeurs dans une république,

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut

A ces figures ⁴ violentes

Qui savent exciter les ames les plus lentes:

(3) Serpent à plusieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaissoit nombre d'autres.

(4) De réthorique; façons de parler qui présentent à l'esprit des images vives, touchantes, etc.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle:
Vn fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
La traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: Et Cérès, que fit-elle? —
Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfans son peuple s'embar-
rasse;

Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche, l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et
moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'âne¹ m'étoit conté,

(1) Vieux conte, dont on amuse les petits enfans.

J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; ce-
pendant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

V. *L'Homme et la Puce.*

PAR des vœux importuns nous fatiguons les
dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des
hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous
sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger !

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. *Les Femmes et le Secret.*

R I E N ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce
cela ?

Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un oeuf ! — D'un oeuf ? —
Oui, le voilà

Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule ; enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de
se taire.

Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrete et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez
battre :
Mon mari vient de pondre un oeuf gros comme
quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous? dit l'autre; ah! vous ne
savez guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un oeuf elle en dit trois.

Cen'est pas encortout: car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:

Précaution peu nécessaire,

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'oeufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

VII. *Le Chien qui porte à son cou le dîné
de son maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des
belles,

Ni les mains à celle de l'or:

Peu de gens gardent un trésor

Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,

S'étoit fait un collier du dîné de son maître.

Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyoit un mets exquis ;

Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous
sommes,

Nous nous laissons tenter à l'approche des
biens !

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux
chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,

Un matin passe, et veut lui prendre le dîné,

Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la
proie

Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.

Notre chien, se voyant trop foible contre eux
tous,

Et que la chair couroit un danger manifeste,

Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :

Point de courroux, messieurs ; mon lopin me
suffit ;

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier il vous happe un mor-
ceau ;

Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux: ils firent tous ripaille;¹
 Chacun d'eux eut part au gâteau.
 Je crois voir en ceci l'image d'une ville
 Où l'on met les deniers à la merci des gens.
 Echevins, prévôt des marchands,
 Tout fait sa main: le plus habile
 Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-
 temps
 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
 Si quelque scrupuleux, par des raisons frivo-
 les,
 Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
 On lui fait voir qu'il est un sot.
 Il n'a pas de peine à se rendre:
 C'est bientôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chère. Qui voudra savoir l'origine du mot *ripaille*, doit consulter le *Dictionnaire étymologique de Ménage*.

VIII. *Le Rieur et les Poissons.*

ON cherche les rieurs; et moi je les évite.
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mé-
 rite:

Dieu ne créa que pour les sots
 Les méchants diseurs de bons mots.¹

(1) Gens d'un esprit fade, pesant et superficiel, qui, croyant l'avoir agréable, vif, profond et délicat, nous

J'en vais peut-être en une fable
Introduire un ; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient
loin.

Il prend donc les menus, puis leur parle à l'o-
reille :

Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :

Cela suspendit les esprits.

Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin ;
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas
d'un âge

A savoir au vrai son destin ;

Les gros en sauroient davantage.

N'en puis-je donc, messieurs, un gros inter-
roger ?

De dire si la compagnie

Prit goût à sa plaisanterie,

débitent hardiment des pensées vulgaires et très-insipides,
comme quelque chose d'exquis et de véritablement plai-
sant, dont ils rient tous les premiers.

Certes , dit-il, mon père étoit un pauvre sire !
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire,
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes
point.

D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savans jusques aux dents.

Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte ; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nom-
pareil.

D'aussi loin que le rat voit cette huître qui
bâille :

Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs ; ² car l'huître
tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

(2) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des rats qui ont effectivement donné dans ce piège. Mais la fable n'est pas moins ingénieuse ni moins instructive, pour être fondée sur la vérité.

Cette fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expé-
rience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonne-
ment:

Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

X. *L'Ours, et l'Amateur des jardins.*

CERTAIN ours montagnard, ours à demiléché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, ¹ vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou: la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séques-
trés.

Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont
outrés.

(1) Prince valeureux, qui, après avoir mis à fin les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homère, pour rompre tout commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici les paroles du poëte. Du grec! Eh! qui s'attendroit à voir du grec dans des notes sur les fables de La Fontaine? Cette bigarrure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siècle.

Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien, que tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de-là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je vou-
drois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon
livre;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau
matin,
Va chercher compagnie, et se met en cam-
pagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver?
et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit:
Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champê-
tre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte: et
d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble:
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux
mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son
ouvrage.

L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond
somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur
Vous empoigne un payé, le lance avec croideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais rai-
sonneur,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

XI. *Les deux Amis.*

DEUX vrais amis vivoient au Monomotapa ;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée ² avoit touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse,
il s'arme,

Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paroissiez
homme

(1) Pays au sud-est de l'Afrique.

(2) Le dieu du sommeil ; c'est-à-dire, tout le monde
dormoit dans ce palais.

A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent
au jeu?

En voici. S'il vous est venu quelque querelle.
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous
point

De coucher toujours seul? Une esclave assez
belle

Etoit à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble,
lecteur?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose?
Il cherche vos besoins au fond de votre coeur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

UNE chèvre, un mouton, avec un cochon
gras,

Montés sur même char, s'en alloient à la foire
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire;

Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.¹

Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses:

C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;

Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?

Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?

Il est sage. Il est un sot,

Repartit le cochon: s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;

Et cette autre personne honnête

Crieroit tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine:

(1) Nom d'un farceur, pour toute la troupe.

Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII. *Tircis et Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté,
Pour être tout à Bocace :
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire non
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,

(1) Ecrivain célèbre qui, en prose italienne admirée des connoisseurs, a composé des contes, dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par La Fontaine.

C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs: les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose:

Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante:

Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal

Qui nous plaît et qui nous enchante,

Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!

Souffrez qu'on vous le communique;

Croyez-moi, n'ayez point de peur:

Voudrois-je vous tromper? vous, pour qui je
me pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir
un coeur!

Amarante aussitôt réplique:

Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son
nom? —

L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques

A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît

Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une
image

Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait
rougir :

On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.

Amarante dit à l'instant :
Ho ho ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre
compte,

Et qui font le marché d'autrui.

XIV. *Les Obsèques de la Lionne.*

LA femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna ;
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.

Peuple caméléon, ¹ peuple singe ² du maître ;

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il est ; celle du verd, du jaune, du rouge, sur un tapis verd, jaune, rouge, etc. Emblème fort naturel du courisan.

(2) Servile imitateur du maître.

On diroit qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples res-
sorts. ³

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu
faire ?

Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Etranglé sa femme et son fils.

Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et sur-tout celle du roi lion :
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit ! Chétif hôte des bois,
'Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres
profânes

Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine ; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le tems des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,

(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comme Des-
cartes le dit des animaux brutes.

Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des
larmes.

Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme
moi.

Laisse agir quelque tems le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! apothéose ! ⁴
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

(4) Déification, pour dire, *la voilà au rang des dieux.*

XV. *Le Rat et l'Eléphant.*

S E croire un personnage est fort commun en
France :

On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.

C'est proprement le mal françois :

La sotte vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre
manière :

Leur orgueil me semble, en un mot,

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage, ¹
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom, ²
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage,
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse:
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins impor-
tans.

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres
hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux
enfans?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous
sommes,
D'un grain moins que les éléphans.
Il en auroit dit davantage;

(1) C'est-à-dire fort haut.

(2) La femme d'un prince d'Orient.

Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. *L'Horoscope.*

O n rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour
l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans ; point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de
courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il sa voit le sujet des fatales défenses ;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine ¹ et les pinceaux ²
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah, monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais
vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se
livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse ; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame ; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape ³ en vain fit ce qu'il
put,

(1) Les tapisseries.

(2) Les tableaux.

(3) Dieu de la médecine et de la chirurgie.

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète Eschyle. ⁴

Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussi-tôt il quitta la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.

Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,

Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Etant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie afin de la casser:

Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte:

Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature

Se soit lié les mains et nous les lie encor

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

(4) Ancien poète grec dont il nous reste quelques tragédies.

Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette,
Jupiter ⁵ le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, et des vuides sans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin : ⁶
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ? ⁷

(5) C'est une des grandes planètes.

(6) Autre planète au-dessous de Jupiter.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien et tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les planètes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le savoir parfaitement : la première, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du charlatan, mais dont il s'assure bientôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sait fort bien ce qui lui est absolument inconnu. Et tant qu'il y aura des hommes sottement crédules, il s'en trouvera d'autres tout prêts à profiter de leur sottise. Mahomet connoissant la simplicité des Arabes, leur dit hardiment qu'il avoit vu Dieu, et qu'il avoit reçu de sa propre bouche les ordres qu'il leur donnoit. Les Arabes le crurent, et Mahomet les conduisit comme il voulut.

L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point et sa vitesse.

Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend ; sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même
pas :

Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme
Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est
cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

XVII. *L'Ane et le Chien.*

IL se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.

Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître:
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour
l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien mourant de
faim,
Lui dit: Cher compagnon, baisse-toi, je te
prie;
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot: le roussin d'Arcadie⁽¹⁾
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-tems la sourde oreille;
Enfin il répondit: Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son som-
meil;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée:
Il ne sauroit tarder beaucoup.

(1) Sur ce surnom de l'âne, voyez liv. VI, fab. 19, note 5.

Sur ces entrefaites , un loup
Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussi-tôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne sauroit tarder : détale vite , et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;
On t'a ferré de neuf : et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau dis-
cours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII. *Le Bassa et le Marchand.*

UN marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit ;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en
puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage.

Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger ;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre ; ¹ et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

(1) Qui prit une médecine de la main de son médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce médecin devoit l'empoisonner.

Il étoit un berger, son chien et son troupeau.

Quelqu'un lui demande ce qu'il prétendoit faire

D'un dogue de qui l'ordinaire

Etoit un pain entier. Il falloit bien et beau

Donner cet animal au seigneur du village.

Lui, berger, pour plus de ménage,

Auroit deux ou trois mâtimeaux,

Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux
troupeaux

Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeoit plus que trois. Mais on ne disoit
pas

Qu'il avoit aussi triple gueule

Quand les loups livroient des combats.

Le berger s'en défait: il prend trois chiens de
taille

A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit: et tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi.

Le Grec le crut. Ceci montre aux pro-
vinces

Que, tout compté, mieux vaut en bon-
ne foi

S'abandonner à quelque puissant roi,

Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX. *L'Avantage de la Science.*

ENTRE deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent:

L'un étoit pauvre, mais habile;

L'autre riche, mais ignorant.

Celui-ci sur son concurrent

Vouloit emporter l'avantage;

Prétendoit que tout homme sage

Etoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot: car pourquoi révéler

Des biens dépourvus de mérite?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disoit-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considérable:

Mais, dites-moi, tenez-vous table?

Que sert à vos pareils de lire incessamment?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre,

Vêtus au mois de juin comme au mois de

décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien!

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, dieu sait! notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchans livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut ; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville,
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle,

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

XX. *Jupiter et les Tonnerres.*

JUPITER, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes¹
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
Amène-moi la Furie

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitoient alors sur la terre.

La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois !
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires soeurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide. ²

(2) Nom général des Furies, que les Grecs nommèrent *Euménides*, du mot *Eumenès*, qui signifie en grec *doux* et *benin*; ce peuple superstitieux s'imaginant apparemment que par ce titre flatteur, il pourroit adoucir Tisiphone et ses deux soeurs, qui ne respiroient en effet que rage, fureur et malignité.

Il la renvoie : et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
Il m'embrâsa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté. ³
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaint ;
Et l'assembleur de nuages ⁴
Jura le Stix, et promet
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourit :
On lui dit qu'il étoit père ;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan ⁵ entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :

(3) Ayant peur de faire du mal à son enfant.

(4) Épithète qu'Homère donne très-souvent à Jupiter.

(5) Ou Vulcain, dieu du feu.

Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat: honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entende-
ment

Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend
rien.

Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre?

Il t'attend: es-tu sourd? Je n'entends que trop
bien,

Repartit le chapon: mais que me veut-il dire?

Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?

Reviendrois-tu pour cet appeau?

Laisse-moi fuir; cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'ap-
peler.

Si tu voyois mettre à la broche

Tous les jours autant de fauçons

Que j'y vois mettre de chapons,

Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

XXI. *Le Chat et le Rat.*

QUATRE animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et
sauvage.

Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand
matin

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent
qu'il ne voie

Le filet; il y tombe, en danger de mourir:
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir;
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit: Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
J'en ai point regret, et j'en rends grace aux
dieux.

J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient: ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces noeuds. Et quelle récompense

En aurai-je? reprit le rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toi; repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance;

Envers et contre tous je te protégerai;

Et la belette mangerai

Avec l'époux de la chouette:

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit: Idiot

Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite:

La belette étoit près du trou.

Le rat grimpe plus haut: il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts: le plus pressant l'em-
porte.

Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte

Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et
puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paroît en cet instant:

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.

A quelque tems de là, notre chat vit de loin

Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes:

Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser: ton

soin

Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

XXIII. *Le Torrent et la Rivière.*

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Cen'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :

Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. *L'Education.*

LARIDON et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et
hardis,
A deux maîtres divers échus au tems jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais, la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maî-
tresse
Ne fit en ses enfans dégénérer son sang.

Laridon négligé témoignoît sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:

Tourne-broches ¹ par lui rendus communs en
France

Y font un corps à part, ² gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père:

Le peu de soin, le tems, tout fait qu'on dé-
génère.

Faute de cultiver la nature et ses dons,

Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des chiens hardis et courageux.

XXV. *Les deux Chiens et l'Ane mort.*

LES vertus devroient être soeurs,

Ainsi que les vices sont frères:

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos coeurs,

Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,

Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est pru-
dent, mais froid.

Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flotloit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos
chiens.

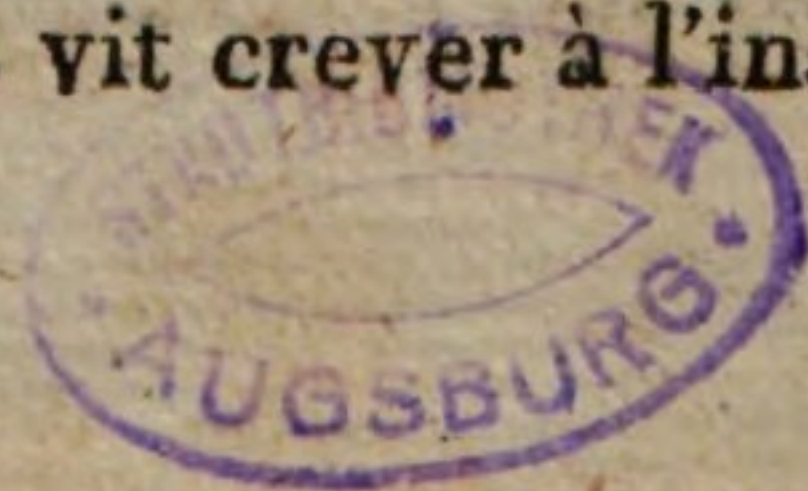
'Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les
miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines pro-
fondes.

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un boeuf,
un cheval?

Hé! qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec; et ce sera
Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'halaine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.



L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'en-
 flamme,
 L'impossibilité disparoît à son ame.
 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de
 pas,
 S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !
 Si j'arrondissois mes états !
 Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
 Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire !
 Tout cela, c'est la mer à boire :
 Mais rien à l'homme ne suffit.
 Pour fournir aux projets que forme un seul
 esprit,
 Il faudroit quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
 Quatre Mathusalem⁽¹⁾ bout à bout ne pourroient
 Mettre fin à ce qu'un seul desire.

(1) Nul homme n'a vécu si long-tems que Mathusalem.

XXVI. *Démocrite¹ et les Abdéritains.*

QUE j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

(1) Un des plus grands philosophes de l'antiquité, né à Abdère.

Le maître d'Epicure ² en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous , Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdère ³ députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, ⁴ dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un tems fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.

(2) Autre célèbre philosophe, à qui La Fontaine donne Démocrite pour maître à très-juste titre : car quoiqu'Epicure n'eût jamais vu Démocrite, c'est des ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes sur lesquels il fonde son système.

(3) Ville de Thrace, dont les habitans étoient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(4) Opinion particulière de Démocrite, qui a été renouvelée de nos jours.

Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :⁵
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le tems
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
 Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,
Quel siège a la raison, soit le coeur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes⁶ d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint vo-
 lume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut
 penser.
Le sage est ménager du tems et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Il tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.

(5) Par la raison marquée ci-devant dans la note 3, où j'ai dit un mot des habitans d'Abdère.

(6) Les ventricules, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVII. *Le Loup et le Chasseur.*

FUREUR d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits
des dieux,

Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ou-
vrage?

Quel tems demandes-tu poursuivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du
sage,

Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?

Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.

Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :

Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? —

Dès demain. —

Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en
chemin ;

Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort sem-
blable

A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.

Un faon de biche passe, et le voilà soudain

Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur
l'herbe.

La proie étoit honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content;
Cependant un sanglier, monstre énorme et
superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels mor-
ceaux.

Autre habitant du Styx: la parque et ses ci-
seaux

Avec peine y mordoient; ¹ la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne
remplit!

Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le tems que le porc rivient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes:

De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, ² meurt vengé sur son
corps:

Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

(1) Le sanglier conserva quelque tems un reste de vie,
quoique sa blessure fût mortelle.

(2) Le déchire avec ses défenses.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il , je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais
 pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont
 rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour
autant.

Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre
semaines,

Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; et mangeons
cependant
La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait
faite

De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sa-
gette 3

(3) La flèche dressée sur l'arc. *Sagette*, vieux mot formé de *sagitta*, qui veut dire flèche. *Sagette* étoit encore en usage du tems de Regnier, témoin ces vers, qui méritent d'être retenus :

*Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.*

Sat. V, vers. 25, etc.

Un nouveau mort; mon loup a les boyaux
percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on
jouisse;

Témoin ces deux gloutons punis d'un sort com-
mun:

La convoitise perdit l'un;

L'autre périt par l'avarice.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant.
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécure,
Force sots, force flatteurs:
Je pourrois y joindre encore

Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentionns, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Esope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge,
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer ? dit-il quand il fut de retour,

Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un
grenier

A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie

Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :

Dispensez-moi, je vous supplie ;

Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimois un fils plus que ma vie ;

Je n'ai que lui ; que dis-je ! hélas ! je ne l'ai
plus !

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Le marchand repartit : Hier au soir sur la brune,

Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;

Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.

Le père dit : Comment voulez-vous que je
croie

Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?

Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.

Je ne vous dirai point, reprit l'autre, com-
ment :

Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous
dis-je ;

Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange

Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure:

Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un micros-
cope; ¹

Tout est géant chez eux; écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise:

J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une
maison.

Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une
église.

Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout
doux;

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant: l'homme au fer
fut habile.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop
d'honneur

De vouloir, par raison, combattre son erreur:
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

(1) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde
à travers.

Trois jours au plus rendront mon ame satis-
faite :

Je reviendrai dans peu conter de point en
point

Mes aventures à mon frère ;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étois là ; telle chose m'avint :

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots , en pleurant , ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit , tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein , il part tout morfondu ,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé
de pluie ;

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu ,
Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie ;
Il y vole , il est pris : ce blé couvroit d'un lacs

Les menteurs et traîtres appas.

Le lacs étoit usé ; si bien que , de son aile ,
De ses pieds , de son bec , l'oiseau le rompt
enfin :

Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle ,
Vit notre malheureux , qui , traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé ,

Sembloit un forçat échappé.¹
Le vautour s'en alloit le lier,² quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit³ des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un frippon d'enfant (cet âge est sans
pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-
moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

(1) Un galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.

(2) Lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres, une perdrix par exemple, on dit en termes de vénerie, que la perdrix est *liée*, que l'oiseau vient de la *lier*. Et par conséquent La Fontaine se sert ici fort à propos du terme *lier*, qui est très-propre, et fort autorisé par l'usage.

(3) Du combat de ces oiseaux de proie qui se disputoient le pauvre pigeon.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours
beau,

Toujours divers, toujours nouveau;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien
le reste.

J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers sermens.

Hélas! quand reviendront de semblables mo-
mens!

Faut-il que tant d'objets si doux et si char-
mans

Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!

Ah! si mon coeur osoit encor se renflammer!

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?

Ai-je passé le tems d'aimer?

III. *Le Singe et le Léopard.*

LE singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.

Ils affichoient chacun à part :

L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et
ma gloire

Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir

Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.

Le singe de sa part disoit : Venez, de grace,
Venez, messieurs : je fais cent tours de pas-
se-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur
Gille,

Cousin et gendre de Bertrand

Singe du pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, ¹ exprès pour vous
parler :

(1) C'est une façon de parler fort usitée encore parmi le peuple de Paris. Lorsqu'on lui aurait, par exemple, du

Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux: et le tout pour six
 blancs;
 Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes
 contens,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
 L'une fournit toujours des choses agréables;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les re-
 gardans.

poisson, comme le merlan, le maquereau, etc. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur: *Oh! je le vois bien, ce poisson est venu en trois bateaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau marchand richement chargé, qui auroit été escorté par deux vaisseaux de guerre, d'où le propriétaire prendroit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plut au peuple; et ici La Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en oeuvre, quelque fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le mérite du singe, il lui fait dire à lui-même qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux*: et par là, tout le ridicule de cette expression, que le peuple n'emploie jamais que dans un sens ironique, tombe directement sur Gille,

Couisin et gendre de Bertrand,

Singe du pape en son vivant.

Oh! que de grands seigneurs, au léopard sem-
blables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

IV. *Le Gland et la Citrouille.*

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher
la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par
exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit
doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. ¹

Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant
d'esprit.

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son
somme.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encore le gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage :
Ho ! ho ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce
donc,

S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ? ²

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(1) Une méprise.

(2) Espèce de calebasse moins grosse qu'une citrouille.

V. *L'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.*

CERTAIN enfant qui sentoit son collège,
Doublement sot et doublement frippon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Po-
mone

Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut:
Car au printems il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente
Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre frui-
tier,

Gâtoit jusqu'aux boutous, douce et frêle espé-
rance,

Avant-coueurs des biens que promet l'abon-
dance:

Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au maître de la classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans:

Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grace
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châti-
ment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa
suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite enge-
nce
Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de
fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai
dire,
Ne me plairoit aucunement.

VI. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

U^N bloc⁽¹⁾ de marbre étoit si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?
Il sera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre,
'Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole,

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère:

Il étoit enfant en ceci;
Les enfans n'ont l'ame occupée

(1) Piece de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carrière.

Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le coeur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion ² devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(2) Sculpteur qui devint amoureux d'une statue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même. Voy. les Métam. d'Ov. l. X, fab. 9.

VII. *La Souris métamorphosée en Fille.*

UNE souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin ¹ le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.

(1) Nom qu'on donne aux prêtres chez les Persans idolâtres.

La souris étoit fort froissée.

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu : mais le peuple bra-
min

Le traite en frère. Ils ont en tête

Que notre ame, au sortir d'un roi,

Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : c'est là l'un des points de
leur loi.

Pythagore² chez eux a puisé ce mystère.

Sur un tel fondement, le bramin crut bien
faire

De prier un sorcier qu'il logeât la souris

Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au
tems jadis.

Le sorcier en fit une fille

De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,

Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir ; chacun est jaloux

De l'honneur d'être votre époux.

En ce cas, je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,

C'est toi qui seras notre gendre. —

(2) Qui a enseigné la métempsycose, ou le passage
d'une ame dans plusieurs corps successivement.

Non, dit-il; ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes
traits :

Je vous conseille de le prendre.
Eh bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car
le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
Je n'entreprendrai point sur les droits de
Borée. ³

Le bramin fâché s'écria:
O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle!
Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf ⁴ passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit: J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.

(3) Vent du nord, l'un des plus violens.

(4) Le mot d'*éteuf*, qui signifie proprement la balle dont on joue à la longue paume, est employé ici dans un sens figuré, pour désigner une fille qui, ayant été offerte en mariage à plusieurs partis différens, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin échue au mont, pour dire qu'elle est encore *ballotée* par le mont, La Fontaine ajoute:

*L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie.*

Ce qui fait une image assez juste et fort plaisante.

Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille: il fut l'époux.
Un rat! Un rat: c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous,

On tient toujours du lieu dont on vient. Cet-
te fable

Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir
de près,

Quelque peu de sophisme entre parmi ses
traits:

Car quel époux n'est point au soleil préfé-
rable

En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord
pourtant.

Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.

Revenons, s'il se peut, à la métempsycose:
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin
même;

Car il faut, selon son système,

Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun:

Toutes sont donc de même trempe;

Mais, agissant diversement

Selon l'organe seulement,

L'une s'élève, et l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps si bien organisé

Ne put obliger son hôtesse

De s'unir au soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,

Les ames des souris et les ames des belles

Sont très-différentes entre elles;

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est-a-dire à la loi par le ciel établie:

Parlez au diable, employez la magie,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse*

J A M A I S auprès des fous ne te mets à portée:

Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours:

Le prince y prend plaisir; car ils donnent tou-
jours

Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridi-
cules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse : et les mortels crédu-
les

De courir à l'achat ; chacun fut diligent.

On essuyoit force grimaces ;

Puis on avoit pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux bras-
ses.

La plupart s'en fâchoient ; mais que leur ser-
voit-il ?

C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de
rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pour tant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes ⁽¹⁾ tout purs,

(1) Le sage que La Fontaine introduit ici donnant un sens raisonnable à l'action d'un fou, laquelle, dans l'intention de ce fou, ne signifioit peut-être rien du tout, non plus qu'à l'égard de ceux à qui le fou s'étoit adressé, compare cette action à des hiéroglyphes, figures mytérieuses, destinées à désigner des vices et des vertus, des qualités divines et humaines, sur des rapports plus arbitraires que

Les gens bien conseillés, et qui voudront bien
 faire,
 Entre eux et les gens fous mettront, pour l'or-
 dinaire,
 La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse.
 Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sa-
 gesse.

réels entre la figure et la chose signifiée; ce qui, pour l'ordinaire, en rend l'explication fort obscure et fort incertaine pour tout autre que pour celui qui les a imaginées. Comme ces sortes de figures faisoient une partie considérable de la religion des Egyptiens, ils les nommoient *hiéroglyphes*, c'est-à-dire *figures sacrées*,

IX. *L'Huître et les Plaideurs.*

UN jour deux pélerins sur le sable rencontrent
 Une huître, que le flot y venoit d'apporter:
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la mon-
 trent;

A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissoit déjà pour ramasser la proie;
 L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,

X. *Le Loup et le Chien maigre.*

AUTREFOIS carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : carpillon n'eut pas tort ;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avancai lors, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez ; mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que
j'engraisse.

Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur
à prendre.

Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile:
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

XI. *Rien de trop.*

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nul-
lement:
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cères,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets:
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins: tant le luxe sait
plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux mou-
tons

De retrancher l'excès des prodigues moissons.

Tout au travers ils se jetèrent,

Gâtèrent tout, et tout broutèrent;

Tant que le ciel permit aux loups

D'en croquer quelques-uns: ils les croquèrent
tous;

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis le ciel permit aux humains

De punir ces derniers: les humains abusèrent

A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente

A se porter dedans l'excès.

Il faudroit faire le procès

Aux petits comme aux grands. Il n'est ame
vivante

Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point

Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe
point.

XII. *Le Cierge.*

C'EST du séjour des dieux que les abeilles
viennent.

Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette, ¹ et se gorger

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr^s entre-
tiennent.

Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclo-
se,

Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bou-
gie ;

Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu dur-
cie

Vaincre l'effort des ans, il eut la même en-
vie ;

Et, nouvel Empédocle, ² aux flammes condam-
né

Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

J'ai lu quelque part qu'à présent on le réserve tout pour
le grand-seigneur,

(2) Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne
pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta
dedans par une vanité ridicule ; et, trouvant l'action belle,
de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât,
il laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Autre note de
La Fontaine.*)

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

XIII. *Jupiter et le Passager.*

O h ! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous
fait faire !

Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère

De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.

Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent boeufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de boeuf que ta grandeur respire.

La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa
bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme
au vœu

Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés , et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs , et va chez
Pluton
Porter tes cent talens en don.

XIV. *Le Chat et le Renard.*

LE chat et le renard, comme beaux petits
saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartufs, ¹ deux archi-pa-
telins, ²
Deux francs patte-pelus, ³ qui, des frais du
voyage,

Croquant mainte volaille, escroquant maint
fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac. —
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon
bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en dé-
faut ⁴
Tous les confrères de Brifaut.
Par-tout il tenta des asiles ;
Et ce fut par-tout sans succès :

(4) Leur donna le change, les dérouta en cent manières différentes.

La fumée ⁵ y pourvut, ainsi que les bassets. ⁶
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds
agiles

L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire:
On perd du tems au choix, on tente, on veut
tout faire.

N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.

(5) Quand un renard est dans un terrier, on l'enfume pour
l'obliger d'en sortir.

(6) Certains petits chiens qui entrent sous terre.

XV. *Le Mari, la Femme et le Voleur.*

U N mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheu-
reux.

Jamais oeuillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Défiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment
chéri.

Je le crois, c'étoit un mari.

Il ne tint point à l'hyménée

Que, content de sa destinée,

Il n'en remerciât les dieux.¹
Mais quoi! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu! Prends donc en récom-
pense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance:
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont
pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion;
Et l'amour quelquefois: quelquefois il la dom-
te:¹
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.

(1) Et quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur: témoin cet amant qui brûla sa maison pour emporter sa maîtresse au travers des flammes.

J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

XVI. *Le Trésor et les deux Hommes.*

U N homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,

Et logeant le diable en sa bourse,

C'est-à-dire n'y logeant rien,

S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, et finir lui-même sa misère,

Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait
faire :

Genre de mort qui ne duit pas

A gens peu curieux de goûter le trépas.

Dans cette intention, une vieille mesure,

Fut la scène où devoit se passer l'aventure :

Il y porte une corde ; et veut avec un clou

Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille, vieille et peu forte,

S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un
trésor.

Notre désespéré le ramasse, et l'emporte ;

Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,

Sans compter : ronde ou non, la somme plut
au sire.

Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent

Absent.

Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette
somme!

Je ne me pendrai pas! Eh! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un
homme:

Celui-ci se l'attache et se pend bien et beau.

Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais
du cordeau.

Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:

Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,

Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses enfans, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit?

Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:

Plus le tour est bizarre, et plus elle est con-
tente.

Cette déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre:

Et celui qui se pendit

S'y devoit le moins attendre.

XVII. *Le Singe et le Chat.*

BERTRAND avec Raton, l'un singe et l'autre chat,

Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté ;
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :

Bertrand déroboit tout ; Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marrons.

Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître

— Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussi-tôt fait que dit: Raton, avec sa pat-
te,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en es-
croque;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

XVIII. *Le Milan et le Rossignol.*

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par mal-
heur.
Le héraut du printems lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson:
Je vous raconterai Térée et son envie. —

Qui Térée? , est-ce un mets propre pour les
milans? —

Non pas; c'étoit un roi dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique:

Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à
jeun,

Tu me viens parler de musique! —

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te
prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles:

Pour un milan, il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Mari de Progné, soeur de Philomèle. Térée fut
changé en huppe, pour avoir violé sa belle-soeur.

XIX. *Le Berger et son Troupeau.*

Q U O I! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!

Toujours le loup m'en gobera!

J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de
mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!

Robin mouton, qui, par la ville,

Me suivoit pour un peu de pain,

Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoît venir de cent pas à la ronde.

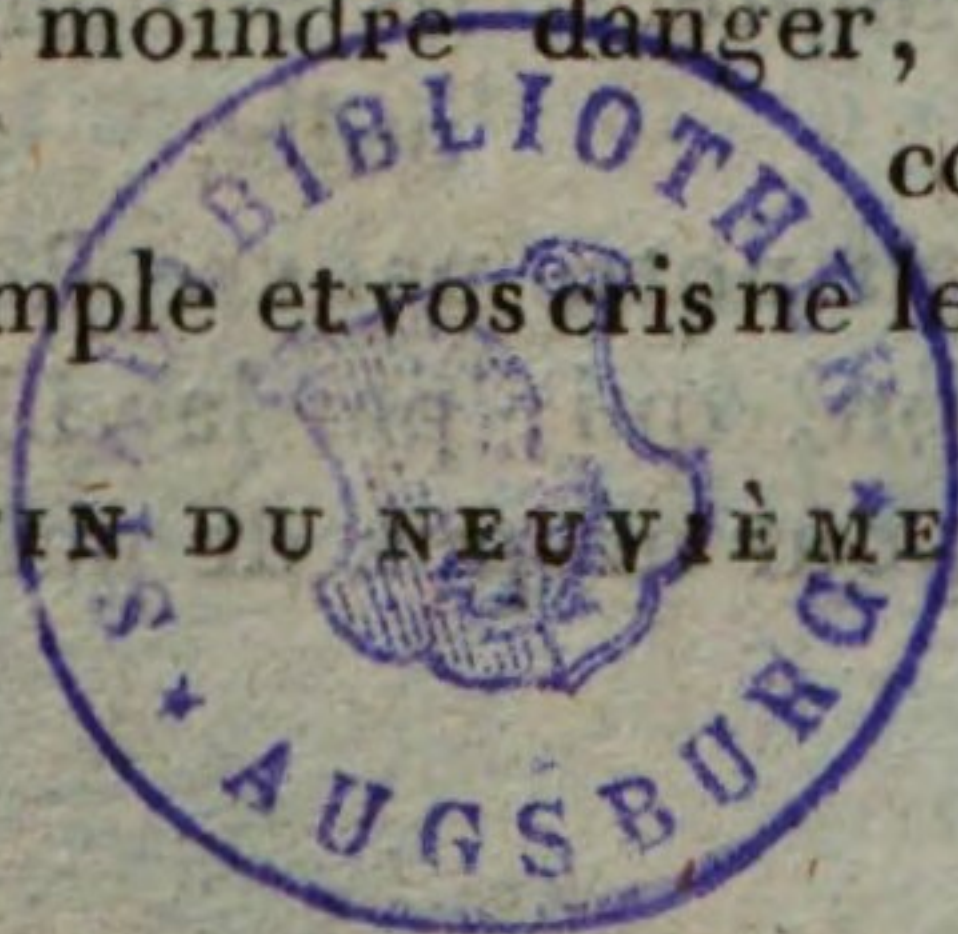
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre
agneau,

Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un therme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :

Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'om-
bre.

Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur
courage ;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.



La Fontaine, Jean <<de>>,

Fables In 3 Theilen ; Mit einer Erklärung der schwerern Wörter und
Redensarten zur Erleichterung des Uebersetzens ins Deutsche für den
Schulgebrauch
Bd.: 2

Leipzig (1811)

Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek -- LA 2742
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11257647-2